

La production interactive d'un corpus semi-spontané: l'expérience ALAVAL

Andres Max Kristol, Université de Neuchâtel

1. Le projet ALAVAL

Depuis le printemps 1994, avec une équipe du *Centre de dialectologie* de l'Université de Neuchâtel, nous travaillons à l'élaboration d'un *Atlas linguistique audiovisuel des dialectes francoprovençaux valaisans (ALAVAL)*¹. Nous essayons de sauvegarder sous forme cartographique et informatisée un corpus représentatif de documents sonores dans une des dernières régions de Suisse romande où les dialectes traditionnels se portent encore relativement bien. Il s'agit pourtant d'un collectage d'urgence: la majorité de nos témoins a plus de 60 ans; d'ici une dizaine d'années, une entreprise comparable deviendra très difficile, voire impossible.

Ce projet se situe dans une longue tradition d'enquêtes dialectologiques en domaine gallo-roman. Celle-ci commence au début de ce siècle par l'*ALF* de Gilliéron et Edmond (1902-1910), et se poursuit par l'élaboration des différents atlas linguistiques régionaux de France et de Belgique dont la publication est sur le point de s'achever. Depuis que nous fréquentons ces atlas, nous sommes pourtant toujours resté un peu sur notre faim: quelles que soient les mérites de ces atlas, aucun, jusqu'ici, n'a été capable de sauvegarder la parole dialectale dans toute sa richesse – et de rendre celle-ci accessible à la communauté scientifique. Même si, depuis les années 50, on a commencé à utiliser le magnétophone pour les enquêtes (*cf.* Séguy 1966: 5), on n'en a jamais tiré profit pour une véritable linguistique de l'oral, alors que justement, les dialectes sont des langues essentiellement parlées. Jusqu'ici, le principal effort de la recherche dialectologique traditionnelle – gallo-romane, du moins – a consisté à transformer des documents *oraux* par leur nature en documents *écrits*; le but essentiel des atlas linguistiques régionaux de France a été de fonctionner comme des «musées» d'un lexique dialectal vouée à la disparition. A la lecture des transcriptions réalisées dans cette optique, on ne parvient pourtant jamais à restituer les différents dialectes avec leur «accent», leur mélodie, leur intonation; et la plupart des phénomènes de l'oralité spontanée passent à la trappe.

C'est en 1989 environ que commence une nouvelle phase dans la recherche dialectologique romane, du moins en ce qui concerne les méthodes de travail et de présentation des matériaux, grâce aux nouvelles infrastructures techniques qui se mettent en place: l'ordinateur et le CD-ROM. Le pionnier dans ce domaine, c'est Hans Goebel de l'Université de Salzburg, qui travaille sur un projet d'«atlas parlant» informatisé du ladin des Dolomites (ALD, *cf.* Goebel 1992, 1993, 1994, 1996, et Bauer 1993, 1996, 1997).

¹ Ce projet bénéficie d'une subvention substantielle de la Loterie romande.

L'équipe du *Nouvel Atlas Linguistique de la Corse* prévoit également d'exploiter ses enregistrements sous forme de banque de données sonores (Dalbera-Stefanaggi 1995). D'autres projets d'atlas linguistiques sonores sont en cours de préparation ou d'élaboration au Centre de dialectologie de Grenoble, sous la direction de Michel Contini, aux Universités de Nice et de Toulouse, ainsi qu'en Italie (Sicile, Abruzzes), sous la direction de Giovanni Ruffino (Bauer 1995, Pennisi 1998) et de Francesco Avolio (renseignement oral).

La principale limitation de ces projets, à mon avis, c'est qu'il s'agit toujours de simples atlas de *mots*, destinés à compléter les atlas linguistiques traditionnels sur papier par une documentation sonore: en activant un point d'enquête à l'écran de l'ordinateur, l'utilisateur entend les témoins qui prononcent **un** mot précis de leur dialecte, dans une prononciation plus ou moins «standardisée» (Goebel [renseignement oral] demande à ses témoins de prononcer le même mot jusqu'à une quinzaine de fois, jusqu'à ce que la prononciation «parfaite» soit enregistrée).

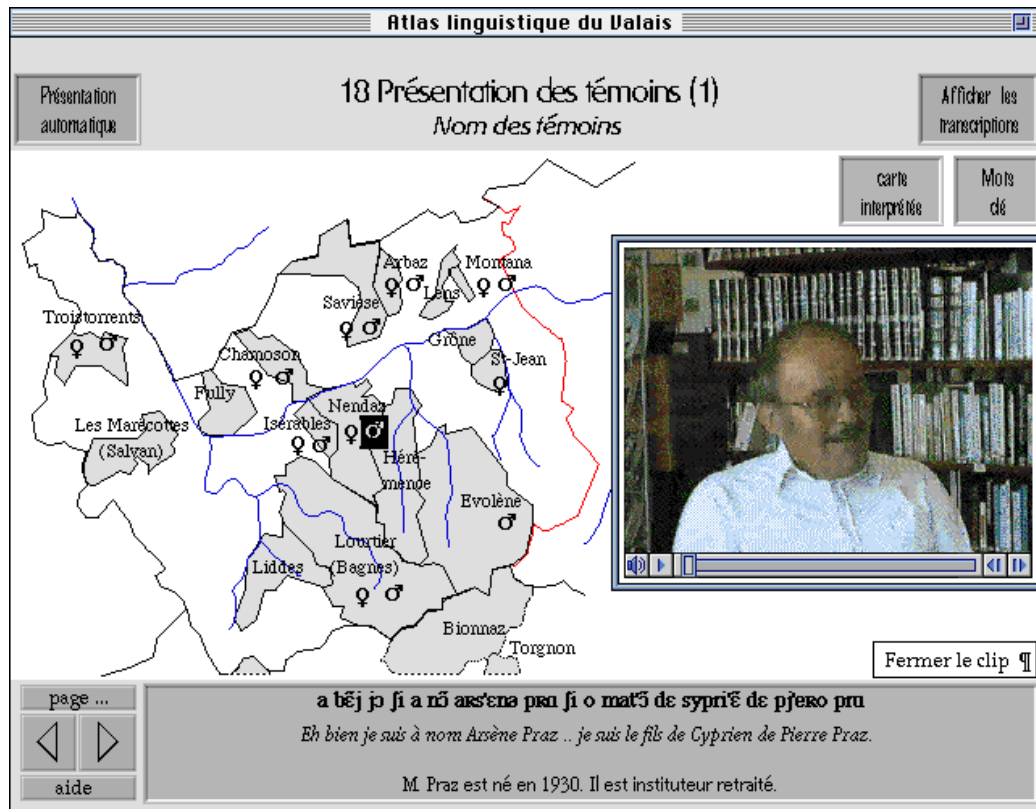
En ce qui nous concerne, nous avons eu la chance, dans un sens, de commencer plus tard que Goebel et les collègues mentionnés: à l'heure actuelle, l'informatique nous offre des possibilités dont on ne pouvait même pas rêver il y a cinq ans. Nous avons donc décidé de présenter le matériel linguistique que nous recueillons dans son contexte, sous forme de *phrases* complètes. De cette manière, il deviendra possible — pour la première fois dans un atlas linguistique, il nous semble — de documenter les principaux phénomènes *variationnels* qui se manifestent dans la phonétique de la *phrase* (comme par exemple la liaison, le maintien ou la chute des voyelles finales atones, l'apparition des consonnes instables que la dialectologie francoprovençale appelle «parasites», etc.); tous ces phénomènes seraient impossibles à étudier avec des mots isolés. De même, notre corpus permet de documenter les principaux phénomènes suprasegmentaux: même si les phrases que nous recueillons sont souvent assez brèves, on se rend vite compte à quel point les dialectes valaisans «chantent» — et que les différents dialectes ne chantent pas de la même façon.

Evidemment, le projet ALAVAL ne se limite pas à la phonétique. Il intègre de nombreuses questions morphologiques et lexicales, et surtout, il permet d'étudier certains phénomènes courants de la syntaxe francoprovençale: il présente les principales formes de la phrase simple (énonciatives, interrogatives, impératives) ainsi qu'une sélection de phrases complexes (expression de la causalité, de la finalité, de l'hypothèse, etc.). Enfin, et c'est sans doute la principale innovation, il enregistre les énoncés dans leur forme spontanée, en maintenant toutes les particularités de l'encodage oral (hésitations, reformulations, etc.), ce qui — pour la première fois dans la recherche axée sur le francoprovençal — permettra l'exploitation du matériel recueilli dans l'optique d'une véritable syntaxe de l'oral.

En ce qui concerne la *présentation* de ces matériaux, nous avons décidé de rassembler non seulement un corpus de documents *sonores* avec leur transcription, mais de véritables *films* sonores et «sous-titrés»: l'atlas audiovisuel informatisé permet de présenter les locuteurs dans le cadre d'un *document global*, qui associe la langue et le geste, le comportement verbal et non-verbal (illustration n° 1; état des enquêtes en été 1997).

Notre but est donc de réaliser une banque de données dialectales sous forme de clips vidéo sur CD-ROM, un document «multimédia» interactif que l'utilisateur pourra inter-

roger à l'écran de l'ordinateur. En activant un point d'enquête, l'utilisateur voit et entend les locuteurs, et il peut comparer les différents dialectes valaisans d'une commune à l'autre. Et en activant n'importe quelle transcription, il peut se faire «lire» la phrase choisie avec la voix du locuteur original. Grâce à des cartes interprétées, il devient d'ailleurs possible d'identifier rapidement les différents *types* de réponses.²



Comme nous cherchons en principe à recueillir un corpus de phrases *comparables* et standardisées, pour permettre la comparaison entre les différents points d'enquête, nous avons été obligés d'adopter une méthode de traduction, malgré les désavantages évidents du procédé: les phrases en français que nous faisons traduire risquent de provoquer des calques que nous pourrions peut-être éviter si nous pouvions enregistrer des dialectes parlés plus spontanément. En réalité, nous constatons pourtant que nos informateurs produisent très souvent des structures lexicales ou syntaxiques qui divergent du français. Nous observons aussi un grand nombre d'autocorrections: les locuteurs démarrent sur une structure ou une unité lexicale françaises, et se corrigent tout de suite. En général, l'information que nous obtenons est donc significative, et notre corpus illustre très concrètement le travail d'encodage que fournissent nos témoins, la recherche du mot dialectal spécifique et de la structure syntaxique exacte. Au cours de l'enquête, nous sommes aussi constamment à l'affût du moindre signe d'hésitation de la part du locuteur, de la locutrice; si nous les percevons, nous leur demandons s'ils «auraient envie de dire la même chose autrement», et les corrections que nous obtenons de cette manière sont souvent significatives.

² En attendant une publication de nos données sur CD-ROM, une présentation audiovisuelle de ce projet peut être consultée sur le site Internet du Centre de Dialectologie: <http://www-dialecto.unine.ch>

Dans l'exemple suivant, qui provient d'une enquête réalisée en septembre 1996, nous sommes en train de travailler sur le verbe «s'asseoir», à l'impératif. G est le témoin (il représente le parler des Marécottes); P mène, K supervise l'enquête. Les deux autres membres de l'équipe qui s'occupent de la technique mais sont libres d'intervenir aussi, ne se manifestent pas dans ce passage³.

A un moment donné (l. 4), K perçoit une hésitation de G (l. 2) et intervient. G (l. 5) confirme le bien-fondé de l'intervention; P (l. 6) reprend alors la balle au vol et obtient une reformulation. Le corpus final contiendra évidemment les deux réponses⁴.

Texte n° 1: «Comment le diriez vous... ?»

- 1 P — Asseyez-vous, s'il vous plaît.
2 G — ʃet'a vo - ʃ wu pl'e:
3 P — Sur la place ...
4 K — Ça va pas ? Ça vous plaît pas ?
5 G — ʃ wu pl'e: - euh pf - c'est un mot - on emploie - mais moi je trouve que c'est pas
6 P — Comment vous le diriez très poliment ?
7 G — wo mɛ far'a plez'i də vɔ ʃet'a 'ɛ̃ɲkjə [vous me feriez plaisir de vous asseoir ici]
-

La plupart du temps, nos témoins ne cherchent pas à donner une traduction *littérale* de nos phrases, et ils insistent sur le fait qu'on ne peut pas dire certaines choses «de la même manière» qu'en français. Malgré la proximité des deux langues, ils comprennent spontanément qu'il ne s'agit pas de *traduire*, mais de rendre la même idée par les ressources spécifiques de leur dialecte. Par conséquent, d'un locuteur à l'autre, et pour une même phrase, les phénomènes de variation sont fréquents: si les réponses sont équivalentes d'un point de vue *pragmatique*, elles se correspondent rarement à 100%. C'est le «prix» que nous payons pour une enquête qui ne cherche pas à attester des mots individuels, mais des phrases complètes, pour un matériau linguistique qui reflète relativement bien la langue parlée spontanée, même si les circonstances de l'enquête ne sont évidemment pas «naturelles».

La volonté de travailler avec des phrases complètes, mais comparables, impose certaines limites au matériel que nous recueillons. Pour obtenir des réponses à peu près spontanées, prononcées sur un ton de dialogue naturel, il fallait absolument proscrire la recherche de mots rares ou désuets. Dans nos enquêtes, nous ne récoltons donc qu'un vocabulaire simple, la langue de tous les jours. De toute façon, le *lexique* francoprovençal de Suisse

³ La transcription phonétique des énoncés dialectaux présente une entorse au système API: comme nous envisageons de transcoder automatiquement les textes transcrits entre les différents systèmes de transcription phonétique utilisés en dialectologie romane (systèmes Boehmer-Bourciez, appelé aussi «système des romanistes», et Rousselot-Gilliéron), nous sommes obligés d'indiquer la *voyelle* tonique, et non pas la *syllabe*.

⁴ Toutes les transcriptions ont été revues par G. Pannatier, maître-assistante au Centre de Dialectologie, que nous remercions chaleureusement.

romande est déjà largement «enregistré»; il n'y aurait aucun sens de vouloir concurrencer sur leur terrain les dictionnaires monographiques des dialectes locaux ou le monumental *Glossaire des patois de la Suisse romande* (Gauchat et al., 1924 s.). Nous nous contentons donc de rassembler une documentation orale à peu près réaliste des dialectes francoprovençaux valaisans tels qu'ils sont parlés actuellement par nos témoins – tous bilingues français/francoprovençal, bien sûr.

Pour permettre à nos témoins de s'exprimer de façon aussi spontanée que possible dans les limites d'une enquête dialectologique, il fallait aussi éviter de les confronter à un ensemble de phrases décousues. Nous avons donc sélectionné des *sujets* autour desquels l'interview linguistique peut se développer. Ces centres d'intérêt couvrent le vocabulaire de base, les réalités de la vie de tous les jours et certaines activités caractéristiques du monde agricole alpin actuel. Autour de ces différents centres d'intérêt, nous nous sommes sentis libres d'agglutiner des questions subsidiaires, par simple association d'idées. Le dialogue «à bâtons rompus» qui se développe sur cette base avec nos informateurs permet de créer une atmosphère très détendue qui a beaucoup favorisé nos enquêtes jusqu'ici.

Il est connu qu'en règle générale, les locuteurs – dialectophones ou non – sont peu conscients du fonctionnement de leur langue maternelle. Nous avons donc tout fait pour éviter de formuler des phrases qui sentent trop «la grammaire» – et nous avons formulé notre questionnaire dans un français régional assez marqué, très peu académique. De même, nous avons toujours essayé de créer des contextes précis pour faire apparaître les différents temps et les modes. Malgré nos efforts de placer chaque forme verbale dans un contexte situationnel précis, il ne nous est pourtant pas toujours possible d'obtenir une forme précise de tous nos témoins. Souvent, les phrases et les formes verbales sont «adaptées» au vécu réel du témoin: celui-ci répond facilement par «je» quand une phrase le concerne, mais refuse de répondre à la première personne si ce n'est pas le cas. Comme c'est le document global qui nous intéresse, nous avons décidé de maintenir toutes ces incohérences dans notre corpus final.

2. Les interactions enquêteur - enquêté.

Dans le travail de terrain concret, étant donné le cadre dans lequel nous travaillons, et les buts que nous cherchons à atteindre, nous naviguons constamment entre deux pôles opposés que nous cherchons à concilier.

- D'une part, le modèle «Atlas linguistique» qui inspire notre entreprise nous oblige à rechercher la production de phrases comparables d'un point d'enquête à l'autre.
- D'autre part, malgré la situation artificielle de l'enquête, nous sommes intéressés par des phrases formulées aussi librement que possible, qui reflètent autant que faire se peut les réalités d'une oralité spontanée.

Pour nous, cela signifie que nous considérons notre questionnaire comme une sorte de canevas sur lequel nous «brodons». Parfois, il devient carrément un «prétexte» qui nous permet de faire parler nos témoins.

Nos témoins eux aussi se rendent facilement compte de la contradiction qui caractérise notre démarche, et nous demandent alors ce que nous cherchons vraiment: une traduction «fidèle», ou un énoncé spontané. C'est ce qu'on voit dans le deuxième exemple. Le passage provient d'une séquence tout à fait banale, de la conjugaison du verbe type

«acheter» qui se trouve assez au début du questionnaire. Aux interactants du passage précédent se joint B, autre membre de l'équipe.

Texte n° 2: «Faut-il que j'ajoute des petites choses ?»

P — Tout le monde achète le pain chez le boulanger.

G — to l m'õdõ l ats'etε lo p'ã ve lo bõlε:zj'ε di k õn ãpl'εje pl'e lε f'õ -

[*tout le monde achète le pain vers le boulanger depuis qu'on n'emploie plus les fours -*]

lε f'õ dε karkj'ε j'õ ts'akõ fa3'ε j'õ p'ã

[*les fours de quartier où chacun faisait son pain*]

- il faut que j'ajoute des petites choses ou bien si /.../?

K — ah oui c'est très bien

B — c'est très bien

Au cours de nos enquêtes, nous expliquons donc à nos témoins que l'idéal, ce serait qu'ils nous traduisent les phrases du questionnaire, et qu'ils se sentent ensuite libres de compléter, de commenter ou même d'invalider ce qu'ils viennent de dire, si la phrase de notre questionnaire ne colle pas avec **leur** réalité.

Pour encourager les compléments d'information de ce type, nous prenons régulièrement la liberté d'intervenir dans le déroulement de l'enquête. Ainsi, quand nous travaillons par exemple sur le paradigme d'*acheter* et que le témoin traduit «sagement» la phrase *J'achète le lait à la laiterie* — «ats'et ɔ was'e a weter'i» — nous lui demandons s'il y a vraiment encore une laiterie au village, et il nous dira qu'il n'y en a plus depuis longtemps...

Un autre moyen pour enrichir la partie spontanée de notre corpus, c'est le discours métalinguistique qui met en valeur le savoir spécifique de l'informateur/-trice: lorsque l'occasion s'y prête, nous leur demandons des renseignements – toujours en dialecte – sur un mot qui se prononce différemment dans une commune voisine, ou un choix lexical particulier. Très souvent, c'est l'occasion d'obtenir des informations sémantiques plus précises (qui entreront dans les notes), et de faire surgir un souvenir spécifique, un développement spontané qui enrichit le corpus.

Cette manière de procéder fournit des résultats extrêmement riches pour notre travail, comme le montre l'exemple suivant: c'est la traduction de la phrase «Autrefois, on allait au moulin pour moudre le blé».

Texte n° 3: «Les mulets, c'étaient les hommes...»

P — Autrefois on allait au moulin pour moudre le blé

G — dã lə t'ε n al'avõ o mul'ĩ pɔ m'ædrə lə gr'ã - pɔ f'ere la f'aryna pɔ f'erə lə p'ã

[*dans le temps on allait au moulin pour moudre le grain - pour faire la farine pour faire le pain*]

K — ils étaient où les moulins chez vous ?

-
- G — ẽ v'yla
[en «ville», c'est-à-dire à Salvan, chef-lieu de la commune]
- K — h⁵
- G — dã le f⁵ de v'yla lY lw'a kY f ap'elɛ le mul'ẽ
[dans le fond de la ville (dans la partie basse de Salvan) le lieu qui s'appelle les moulins]
de mul'ẽ k f⁵ t'y - œ: RɛNɔv'a 'ɔRA ɛ kə ɔ pœ vəʒat'a
[des moulins qui ont été - euh restaurés maintenant et qu'on peut visiter]
ɛ kY f⁵ ẽ f⁵ŋk'f⁵ ẽkɔ pɔ f'ɛR de f'ARYNə -
[et qui sont en fonction encore pour faire de la farine]
tsark'ũ pART'iv aw'e f⁵ fa de gr'ã di meʒ'ɔ di le vyl'azɔ
[chacun portait avec son sac de grain de la maison de du village]
ɛ pɔrt'ã læ gr'ã e mul'ĩ pɔ fɛR la far'yn ɛ ɔ tɔRN'ave pɔrt'a f'ẽ fY l - fY lɔ R'ate
[et portaient le grain aux moulins pour faire la farine et on rapportait ça sur le - sur le dos]
- P — p'a de mul'et⁶ [pas de mulets ?]
- G — na - p'a de mul'e vɛR n'u - p'u de mul'e - le mul'e y en avait bien mais c'était⁷
[non pas de mulets vers chez nous - peu de mulets - les mulets ...]
le ʒ 'omɔ ɛ de kɔ k'u le fœm'œlə
[les hommes et quelquefois les femmes]
- P — to par'i [tout pareil]
- B — c'est eux qui faisaient les mulets... (rire)
-

Grâce à cette démarche très informelle, comme le témoin n'est plus «prisonnier» d'une méthode d'enquête rigide, l'atmosphère se détend, elle devient franchement cordiale, et les réponses «standard» prévues par le questionnaire gagnent à leur tour en spontanéité⁸.

Une autre condition essentielle de réussite, pour la fabrication d'un corpus comme le nôtre, c'est notre **attitude de dialogue** qui atténue les contraintes de la situation d'interview. Tout ce que les témoins ont à nous dire nous intéresse, et ils le sentent. Mais surtout, lorsqu'ils nous fournissent des explications supplémentaires, lorsqu'ils se lancent dans des digressions d'une certaine longueur, il faut que nous soyons capables de leur fournir constamment des signaux de coopération, pour les encourager à poursuivre. Notre «back-channel work» est donc très important, mais pas toujours facile: d'une part, nous travaillons sur des dialectes que nous ne parlons pas nous-mêmes, et d'autre part, comme nos interventions *verbales* sont à proscrire, parce qu'elles gêneraient les enregistrements et que nous ne parlons pas la même langue que nos témoins, toute l'équipe a dû dévelop-

⁵ Marqueur d'interaction permettant de relancer le discours

⁶ P intervient dans son propre dialecte valaisan (Evolène).

⁷ En gras: code-switching dû sans doute à la présence d'auditeurs extérieurs au village.

⁸ Rien que dans ces quelques lignes, le témoin donne une demi-douzaine d'informations non prévues (et difficiles à prévoir et à susciter) par le questionnaire: une information onomastique, une information de type ethnographique, une information lexicale (l'expression de la répétition, différente du français), et quelques phénomènes mineurs.

per une attitude d'«écoute active» mimique et gestuelle, qui accompagne les énoncés de nos témoins sans les interrompre. C'est une forme de bricolage interactif (pour emprunter ce terme à François de Pietro) d'un type très particulier, parce que essentiellement *non-verbal*. En réalité, il faut reconnaître qu'au cours de l'enquête, il nous arrive plus d'une fois de produire des chevauchements au début ou à la fin de l'énoncé de nos informateurs, soit parce qu'ils commencent leur intervention avant même que nous ayons fini de poser la question, soit qu'un signe d'approbation «vocal» nous échappe vers la fin. L'un des membres de l'équipe est donc constamment chargé de nous surveiller; le cas échéant, nous sommes obligés de reprendre une phrase concrète.

L'importance de nos signaux de coopération résulte aussi du fait que nos témoins nous surveillent sans cesse: ils vérifient de manière verbale et non verbale si nous comprenons leurs saillies en dialecte: ils nous lancent des blagues et des sous-entendus, et gare à nous, si nous ne réagissons pas bien. (Un de nos témoins a avoué que lors d'une enquête dialectologique des années cinquante, à laquelle il avait assisté dans sa jeunesse, les informateurs de la collègue en question avaient même fabriqué des artefacts «pour le plaisir» et pour la tester un petit peu...)

Texte n° 4: «On achetait l'eau bénite à l'épicerie...»

P — Nous achetons les clous à la quincaillerie, en ville

G — le ts'u - le le k^ru ʃ ats'etõ ù pu pɛrt'ɔ dā t'ɔtɛ lɛ {ʒ/z}⁹ episəri

[les cho(ses?) - les les clous cela nous achetons un peu partout dans toutes les épiceries

p'aske d'ǎ lə t'ǎ ¹⁰ ʃ typ'e t'ɔ di lə ʃ'o la ʃ'o l le kl'u l 'ewu ben'itə

[parce que dans le temps on avait tout des le sel le sel l les clous l'eau bénite]

k ʃn atsɛt'av ɛ pi ǎŋk'ɔ (rire)

[qu'on achetait et puis encore ...]

Il reste à mentionner un «ingrédient» spécifique et indispensable de nos enquêtes, mais qui est difficile à évaluer: c'est la présence constante d'un «indigène» dans notre équipe: jusqu'ici, nous avons toujours réussi à nous faire accompagner par un assistant ou une assistante valaisanne. Alors que l'auteur de ces lignes représente le chercheur «étranger», citoyen, leur présence crée un effet de «connivence» entre le témoin et notre équipe. Leur présence permet d'ailleurs parfois aux «étrangers» d'adopter le rôle du naïf, de celui ou celle qui s'étonne, et surtout qui veut en savoir plus. Notre témoin s'adresse donc à une pluralité d'interlocuteurs dont chacun contribue à justifier ses énoncés, et à encourager des digressions.

Nous croyons donc pouvoir affirmer que le résultat de nos enquêtes, c'est effectivement un corpus d'énoncés «semi-spontanés». C'est un corpus qui peut répondre à différentes attentes de la part des futurs utilisateurs de notre atlas: il répond à des attentes dialectologiques traditionnelles à travers les informations de base, mais il pourra offrir une base de

⁹ Nous signalons entre crochets les transcriptions ambiguës.

¹⁰ Le phonétisme de la séquence en gras signale qu'elle est en français.

travail pour l'étude de différents aspects de l'oralité spontanée dans les dialectes franco-provençaux valaisans.

3. Références bibliographiques

- ALF = GILLIÉRON, Jules/EDMONT, Edmond (1902-1910), *Atlas linguistique de la France*. Paris.
- BAUER, Roland (1993), «Ein Sprach-Atlas beim Wort genommen: ALD I, der "Sprechende"», in: WINKELMANN, Otto (éd.), *Stand und Perspektiven der romanischen Sprachgeographie*. Wilhelmsfeld, 283-306
- BAUER, Roland et al (1996), «Arbeitsbericht 10 zum ALD-I», *Ladinia* 20, 191-221
- BAUER, Roland (1997), «Multiple Sprachatlaskartographie und automatisierte Indexerstellung: kleiner Einblick in die Funktionsweise des elektronischen ALD-I anhand der Karte 664 "la settimana"», *Mondo ladino* 21, 35-51
- DALBÉRA-STEFANAGGI, Marie-José (1995), «Collecte et traitement de données dialectales: le *Nouvel Atlas Linguistique de la Corse* et la *Banque de Données Langue Corse*», *Géolinguistique* 6, 161-180
- GAUCHAT, Louis / JEANJAQUET, Jules / TAPPOLET, Ernest (1924 ss.), *Glossaire des patois de la Suisse romande*. Neuchâtel, etc.: Attinger/Droz
- GOEBL, Hans (1992), «L'atlas parlant dans le cadre de l'atlas linguistique du ladin central et des dialectes limitrophes (ALD)». *Nazioarteko dialektologia biltzarra, agiriak (Actas del congreso internacional de dialectología)*. Euskaltzaindia, Bilbo, 1991, IKER 7, 397-412
- GOEBL, Hans (1993), «Datensammlung, Datenarchivierung und Datenverarbeitung im Rahmen der romanischen Sprachgeographie am Ende des 20. Jahrhunderts: Kritik, Bilanz und Perspektiven», in: WINKELMANN, Otto (éd.), *Stand und Perspektiven der romanischen Sprachgeographie*. Wilhelmsfeld, 307-318
- GOEBL, Hans (1994a), «L'Atlas linguistique du ladin central et des dialectes limitrophes», in: GARCÍA MOUTON, Pilar (éd.), *Geolingüística. Trabajos europeos*. Madrid: Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 155-168
- GOEBL, Hans (1994b), «Unterwegs zum ALD I. Ein Werkstattbericht», *Annalas da la Societad Retorumantscha* 107, 87-98
- GOEBL, Hans (1996), «L'informatisation dans l'Atlas linguistique ladin, première partie (ALD I): le point de vue du dialectologue», in: MORACCHINI, Georges (éd.), *Bases de données linguistiques: conceptions, réalisations, exploitations*. Actes du Colloque International de Corte 1995, Corte: Université de Corse, 213-220
- PENNISI, Antonino (1998), *I nomi della trottola e la memoria del gioco*. *Atlante linguistico della Sicilia*. CD-ROM, Palermo: Dipartimento di Scienze filologiche e linguistiche, Centro di studi filologici e linguistici siciliani
- SÉGUY, Jean (1966), «Avant-propos», in: *Atlas linguistique de la Gascogne*. Vol. IV. Paris: C.N.R.S.